

## Para Doxa

Anquetil, Art, Athlétisme, Baroque, Barthes, Céline, Conflit, Contre, Eros, Florence, Gastronomie, Grognon, Humeur, Inéchangeable, Klossowski, Léo Ferré, Littérature, Océan, Philosophie, Politique, Rien ne va de soi, Sicile, Théâtre, Vélo.

Jeudi 02 octobre 2008



09h12 - Rien ne va de soi - [Humeurs](#)

# Para Doxa ou Rien ne va de soi

**Tout et son contraire,  
Contre les idées reçues,  
Celles de la doxa, bien sûr,  
Mais aussi les miennes,  
Car j'ai l'esprit en queue de cochon, et  
Quand une idée me semble aller de soi,  
Même une des miennes,  
Je la conteste aussitôt !**

" La vraie violence c'est celle du *cela va de soi*. Un tyran qui promulguerait des lois saugrenues serait à tout prendre moins violent qu'une masse qui se contenterait d'énoncer ce qui va de soi "

*Roland Barthes* par Roland Barthes. (Seuil, écrivains de toujours, 1975),

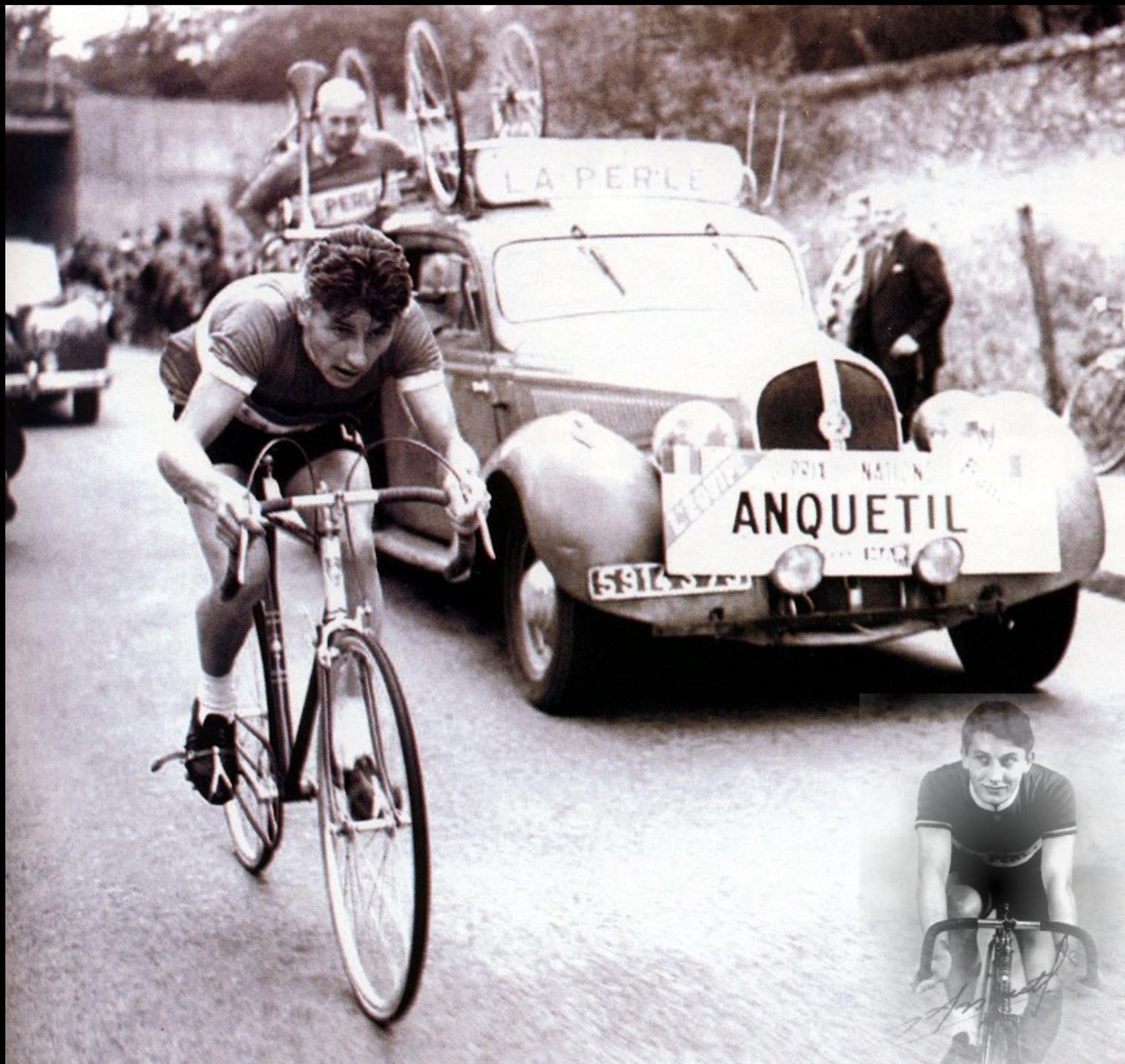
## Commentaires

De [ivane](#) le 04/10/08 quelle belle surprise , de superbes images, superbe mise en page bravo pour les textes

De [Caroline](#) le 04/10/08 :-))) Très joli ce blog, plein d'énergie, d'images, d'émotions ... mmh :-) bisous

De [ymagnyma](#) le 02/10/08 +1 miam ça a [donc] commencé comme ça ... Bien belle maîtrise.

Jeudi 02 octobre 2008



19h55 - A comme ANQUETIL - [Sports](#)

Si je porte ma montre à droite, si je bois mon café sans sucre, c'est parce que le 28 septembre 1953, lorsque j'ai demandé à mon père qui lisait Ouest-France, qui avait gagné la course cycliste que j'avais suivie depuis le "petit jardin" de l'autre côté de la rivière, le samedi 26, il regarda rapidement la page des sports et me répondit : "Anquetil".

Tout fier de mon savoir je partis à l'école annoncer à mes copains le nom du héros local, vainqueur du Grand Prix de la Saint-Michel à Quimperlé. Ils éclatèrent de rire, et me dirent que je me gourais, que c'était pas "Anquetil" mais "...", dont je n'ai pas retenu le nom et que je n'ai pu retrouver dans le palmarès de cette course, qu'Anquetil courut quelques années plus tard, en 1961 notamment : la voiture qu'il partageait avec Brian Robinson, était garée au Bourgneuf, juste devant chez moi !

Quoiqu'il en soit quand je rentrais le soir, je dis à mon père qu'il s'était trompé. Il me montra le journal et je lus qu'un "gamin de 19 ans" avait battu tous les champions de plus de 9 minutes dans le Grand Prix des Nations à Paris.

"C'est septembre, septembre isolé du monde dans un décor de pluie. Le vent tournoie sur la vallée de Chevreuse [...] Une Hotchkiss rouge fend la tempête à coup d'avertisseur. [...] Sur la calandre masquée d'un panneau de bois, les spectateurs retrempés lisent un nom.

**"Anquetil."**

(Philippe Bordas, *Forcenés*, Fayard, 2008)

De ce jour je ne jurais plus que par Anquetil, dont j'imitais le "style" (montre, café, position à vélo) dont je partage le goût pour le champagne et la vie "à ma guise". Et l'annonce de sa mort un jour de novembre 1987, alors que je trainais rue des Martyrs, me toucha aussi vivement que celle de Colette Besson en août 2005.

Tous deux possédaient LA grâce, celle des apparitions, celle de l'inouï, "Féerie pour une autre fois" surgie à chaque fois en automne : 53 pour lui, 68 pour elle, et entre les deux, celle du "Voyage", dévoré "au bout d'une nuit" de septembre 62.

"S'il fallait écrire un dictionnaire, je commencerais par Anquetil à la lettre A ; [...] Il faudrait commencer par Anquetil dans ses débuts inouïs."

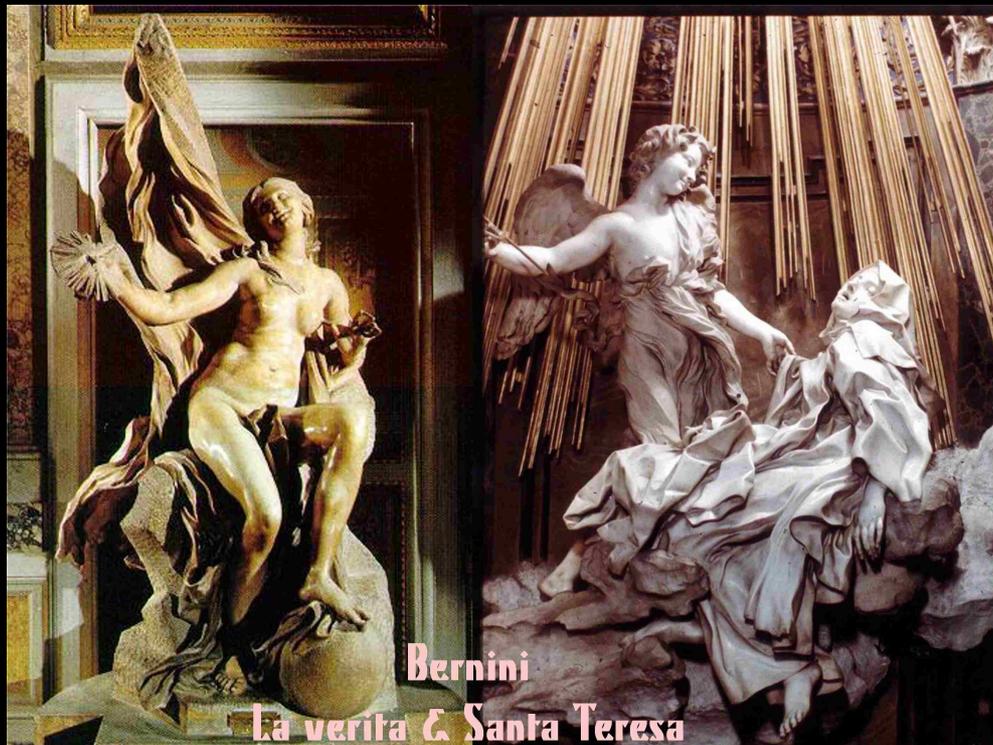
(Philippe Bordas, *Forcenés*, Fayard, 2008)

## Commentaires

De [sophie](#) le 04/10/08 Pour la lettre B, je propose Louison Bobet, dans la mythologie duquel mon grand père m'a embarquée. Je me souviens, enfant, j'ai six ans, et je regarde par la fenêtre, écran de nos enfances, un homme à vélo passe, il n'a rien d'un coureur "c'est Louison, " me ; dit mon grand père; et de me raconter ses souvenirs de courses et de victoires enthousiastes écoutées, l'oreille collée au poste. Qui était celui qui tranquillement pédalait avenue de Versailles à Thiais dans les années cinquante, je ne l'ai jamais su avec certitude; qu'importe. Juste un écho d'enfance dans le tour de roue de ton blog!



De [ymagnyma](#) le 02/10/08 Ok ok, A comme Anquetil, et Z comme Zoetemelk, ce serait pas si mal, même si la grace de Zoetemelk aussi gracieux que certains triple sauteurs que je ne nommerai pas ...



16h34 - Le « désir » de mesure « classique » : un « rêve » baroque. - [Arts](#)

Molière classique ou baroque ?

Débat sans fin?

Sauf à montrer que le classicisme n'est en fait qu'un « avatar / réaction » « du / au » baroque européen, limité effectivement dans le temps et l'espace, à la France. C'est ce que je soutiens, depuis les années 80, suite aux travaux de Gisèle Mathieu Castellani et Georges Molinié, eux-mêmes lecteurs (et initiateurs de mes propres lectures) de Walter Benjamin, (*Origine du drame baroque allemand*), et de la pensée de l'école de Francfort (Auerbach, Curtius, Adorno).

Ils s'accordent à englober tout l'art Européen depuis la Renaissance dans une vision baroque, dont le classicisme français ne serait qu'un avatar lié à la conjugaison du contexte géopolitique de la France de Colbert/Louis XIV, dans son désir centralisateur et régulateur, avec le désir inhérent au baroque lui-même d'un ordre « immanent » alors que le monde ne cesse de renvoyer l'image du désordre. En clair cela revient à affirmer que le « désir » de mesure « classique » est en fait un « rêve » baroque.

Cette affirmation scandaleuse selon la « doxa » résulte de l'analyse suivante, que Gisèle Mathieu-Castellani applique à la poésie dans la préface de *Eros baroque* : les grandes oeuvres baroques (Shakespeare, Montaigne, Calderon), ne cessent de quêter, voire d'installer dans l'oeuvre ce moment « d'équilibre » pour aussitôt le détruire, plus par lucidité (la vérité je ne la contredis point et la saisis en l'instant mais le monde est une branloire pérenne) que simple esthétique, ce à quoi on réduit trop souvent ce mouvement, qui comme toute forme artistique a part liée avec la philosophie, même implicitement.

Évidemment la pensée baroque secrète elle-même l'idéologie et l'écriture (ou les choix esthétiques pour les arts plastiques) qui la confortent dans ce système.

Une analyse de l'essai "Du repentir" de Montaigne révèle assez bien une « pensée en rond » qui s'alimente de son allure « instable » pour dire « l'instabilité du monde » dont elle fait le critère de la vérité de sa propre instabilité selon une argumentation « fractale », bien baroque, (la partie est image du tout et réciproquement), mode d'argumentation que Pascal (que l'on classe plutôt comme « classique ») reprendra pour fonder un autre système - dans la fabrication-même des *Pensées* (dont l'inachèvement n'est peut-être pas du qu'à la mort de l'auteur).



**Jeudi 02 octobre 2008 - 16h33 - RÊVE BAROQUE (2) - [Arts](#)**

Et Adorno, précisément ici, « fils de Montaigne », définit de la sorte le mouvement de sa philosophie qui ne se ramène pas à des catégories, mais doit se composer elle-même : « c'est ce qui se passe en elle qui décide et non la thèse ou la position ; le tissu et non, déductive ou inductive, la marche à sens unique de la pensée ». (*Dialectique négative*, p.41)

On peut s'étonner du besoin de passer par la pensée allemande pour justifier une telle vision du couple baroque/classique, à mes yeux indissociable, mais si l'on sort d'une pensée franco-française, pour replacer ces notions dans « un mouvement culturel et artistique européen » on ne peut le faire qu'en considérant la pensée européenne sur ce mouvement, et non la vision réductrice héritée d'une pensée géopolitique qui plaçait la France et sa conception de l'art au centre du monde, et entendait « plier » tout l'art du théâtre, par exemple, à ses règles et à sa propre lecture d'Aristote, interprété à la lumière de son idéologie.

Comme la République partageait le même souci et gardait la nostalgie du grand rêve Colbertiste d'une France centralisée et centre du monde ainsi devenue effectivement « Mère des arts », l'école a conservé cette tradition et n'a introduit que très timidement la notion de baroque, dans les années 1980, comme simple prélude au classicisme, qui, heureusement, allait régler tout ce « désordre ».

Même si, avec le temps, cette vision caricaturale se défait un peu, on considère toujours ces deux notions comme « contradictoires » et on continue à penser tragique et comique, notamment, exclusivement en référence aux règles classiques qui ne valent pourtant nullement pour la tragédie grecque, ou la tragédie élisabéthaine, pas plus que pour le théâtre de Beckett ou de Brecht. (Cf, l'article que j'ai déposé ici : <http://www.infx.info/quidnovi/spip.php?rubrique79> qui reprend, entre autres, des thèses exposées dans un ouvrage déjà ancien : *Pour pratiquer les textes de théâtre*, Charvet, Gompertz, Martin, Mortier, Pouillon, (Deboeck-Duculot, 1986).



**Jeudi 02 octobre 2008 - 16h33 - RÊVE BAROQUE (3) - [Arts](#)**

De même on ne s'interroge pas sur les raisons pour lesquelles bien des oeuvres considérées comme "classiques" peuvent être lues comme "baroques" : le théâtre de Racine, certes conforme aux "fameuses règles" du point de vue dramatique, mais étonnamment torturé du point de vue poétique : *Phèdre* au labyrinthe vraiment classique ? Et *La Princesse de Clèves* et ses intrigues emboîtées, et les regards qui s'échangent à travers des miroirs, et les révélations qui se font par ricochet, vraiment classique ? Je sais : le débat de la litote et de l'hyperbole : mais la litote est "structurellement" une hyperbole du manque (figure complexe) alors que l'hyperbole n'est qu'une hyperbole du trop (figure plus simple). De toute façon : « dire moins ou dire plus », ce n'est pas dire : « la juste mesure de l'idéal classique » qui serait asymptotique.

De la sorte, si l'on considère la courbe de l'oeuvre de Racine en fonction des points qui la rapprochent de l'idéal fixé par les règles, on la sent "classique" comme le veut la tradition héritée de la nostalgie de cet idéal de mesure. Mais si on la considère dans la distance qu'elle a par rapport à cet axe on en éprouve la dimension baroque, comme le fit le metteur en scène Daniel Mesguish pour *Bérénice*.

En tout cas, même si on ne souscrit pas aux thèses dérivées de l'école de Francfort, par le simple souci d'examiner les textes d'abord à partir de leur écriture "sans savoir" la théorie élaborée par la tradition, pour ré-entendre les mots, "voir" les images, découvrir les tensions entre les "personnages", on peut percevoir la tension entre ces deux pôles (que Curtius considère carrément de manière « transhistorique » comme les « topoï » fondamentaux de l'art européen, sans souci de l'histoire, au contraire d'Auerbach et Benjamin), non seulement d'un point de vue chronologique, mais selon la manière dont l'oeuvre considérée se place dans la gradation « démesure/mesure » « désordre/ordre » thématiquement et structurellement.

**Evidemment, j'ai été très long, (je suis un baroque) !**

Vendredi 03 octobre 2008



20h23 - B comme Brel... et...Belgitude - [Arts](#)

Dans les années 60 les Maîtres Jacques étaient deux : Anquetil et Brel.

Si j'étais inconditionnel du premier, mon frère l'était du second, et, peu séduit par le fraisier normand, il ne l'opposait pas cependant au paysan limousin, ce PouPou, favori de la majorité des français, dont mon Creusois de père.

Non !

Au "sultan Vicking" il opposait un autre belge, "l'Empereur d'Herentals" : Rick Van Looy.

Face à cette belgitude, j'adjoignais à mon idole, champion de la provocation, un autre auto-proclamé "immense provocateur"

<http://www.youtube.com/watch?v=rr82snHH0JI>

et "idole", <http://www.paroles.net/chanson/15832.1> .

Ce Léo de Hurlevent qui répondait, depuis Rotterdam, ("où il n'est jamais allé"), au poète du Port d'Amsterdam en lui chantant qu'un "port du Nord ça plaît surtout quand on n'y est pas !"

J'y suis allé à Rotterdam en 1989 et je n'ai pas aimé. J'en suis vite parti.

J'ai pourtant aimé des ports du Nord, Amsterdam donc, mais aussi Ostende, (mais j'aimais la chanson de Caussimon).



**Vendredi 03 octobre 2008 - 12h57 - F comme Ferré - [Arts](#)**

Cependant, toute belle qu'elle soit Bruges n'est que la Venise du Nord et je préfère la véritable Sérénissime. Alors je prends, moi aussi, plutôt le train du Sud : Menton, Marseille, Coaraze, Montpellier, Sète, et surtout l'Italie et la Sicile : Ségeste, Taormina, Agrigente, Naples, Venise, Rome, Florence et Sienne où Ferré s'est éteint le 14 juillet 93.

**C'était une nuit d'insomnie.**

**J'avais pris la voiture et j'étais parti rouler dans la forêt de Carnoët vers le Kérou.**

**Pleins phares sur la route déserte.**

**Vitres ouvertes.**

**France-Musique à fond.**

**Je me suis garé au bord de la plage juste au moment des informations. Et j'ai appris la mort du poète.**

**Je me suis assis sur le muret face à la mer tandis que me remontait la mémoire des étoiles dans le ciel d'Orange le 19 juillet 1979.**

**Juste sous la statue de *Caesar Imperator*, un autre "Empereur" est entré dans l'arène antique, seul, face au public, tel "une idole", crinière de lion au vent. Ferré s'est assis au piano et a joué les premières notes de *La mémoire et la mer*. Et j'ai mis à la voile : la musique nous avait pris comme une mer.**

**Cette nuit-là, face aux moutons d'infini des rouleaux que la lune-bergère, drapée dans un halo de presque-aube fine, peine à éclairer, la marée m'est remontée jusque dans le coeur et je suis mort une nouvelle fois de mon enfance, et de mon signe.**

Samedi 04 octobre 2008



08h46 - Réhabiliter l'état qu'ils disaient - [Humeurs](#)

Sur ce sujet je laisse d'abord la parole à Pierre Marcelle, qui écrit si "juste" dans *Libération* chaque vendredi, la seule page qui ne soit pas imaginable dans *Le Figaro* !

<http://www.liberation.fr/tribune/0101120764-rehabiliter-l-etat-qu-ils-disaient>

Moins grave, mais tout aussi révélatrice du double langage de nos politiques de droite comme "de gauche (qu'ils disent)", cette scène vécue à la mairie socialisto-écolo-breizh de Lorient où je venais, naïvement, chercher des auto-collants "Non à la pub".

On m'éclata de rire au nez, et on me dit qu'on en avait eu il y a 5 ans mais que depuis on n'en faisait plus. On me conseilla alors d'aller à l'accueil de *Carrefour* ou *Géant*, qui en distribuaient.

Comme je répondis que je n'y allais jamais, (simplement parce que ces lieux m'oppressent et non par idéologie), on me regarda comme un OVNI, et on me fit comprendre que je devais être très riche pour me passer de la grande distribution. Très énervé par ce présupposé "éminemment doxique", je sortis non sans reprocher très vertement à mon interlocutrice d'avoir délégué la mission civique de service public, - cet autocollant a été conçu par le Ministère du Développement Durable - au grand capitalisme et d'inciter par ce biais les citoyens, au service desquels une mairie doit se tenir, à devenir un peu plus captifs du commerce privé et multinational.

C'est la même politique que celle de l'UMP qui veut confier les services postaux aux bar-tabacs, histoire d'inciter le gamin qui va acheter les timbres pour Mémé à respirer l'odeur de *La Française des jeux* et de l'herbe à Nicot.

Faudrait pas que les lois écolos ou anti-tabac, fassent trop baisser les ventes !



## 19h28 - LES MIGRAINES DE ROLAND BARTHES - [Humeurs](#)

### "Migraines

Mon corps ne m'existe à moi-même que sous deux formes courantes : la migraine et la sensualité. La migraine n'est que le tout premier degré du mal physique et la sensualité n'est considérée ordinairement que comme une sorte de laissé-pour-compte de la jouissance.

En d'autres termes, mon corps n'est pas un héros. Le caractère léger, diffus, du mal ou du plaisir (la migraine elle aussi caresse certaines de mes journées) s'oppose à ce que le corps se constitue en lieu étranger. La migraine et le plaisir sensuel ne sont que des cénesthésies, chargées d'individuer mon propre corps, sans qu'il puisse se glorifier d'aucun danger : mon corps est faiblement théâtral à lui-même." (Roland Barthes par Roland Barthes, Seuil, 1975, p.64-65)

"J'ai pris l'habitude de dire migraines pour maux de tête (peut-être parce que le mot est beau). Ce mot impropre (car ce n'est pas seulement de la tête que je souffre) est [...]l'attribut mythologique de la femme bourgeoise et de l'homme de lettres [...].

Pourquoi, à la campagne [...], ai-je des migraines plus fortes, plus nombreuses ? Je suis au repos, à l'air, et d'autant plus migraineux. Qu'est-ce que je refoule ? Mon deuil de la ville ? La reprise de mon passé bayonnais ? L'ennui de l'enfance ? De quel déplacement mes migraines sont-elles la trace ? Mais peut-être que la migraine est une perversion ? Lorsque j'ai mal à la tête, ce serait alors comme si j'étais saisi d'un désir partiel, comme si je fétichisais un point précis de mon corps : l'intérieur de ma tête : je serais donc dans un rapport malheureux / amoureux avec mon travail ? Une manière de me diviser, de désirer mon travail et d'en avoir peur tout à la fois ?

Bien différentes des migraines de Michelet, « mixtes d'éblouissement et de nausée », mes migraines sont mates. [...] mal psychosomatique (et non plus névrotique), par lequel j'accepterais d'entrer [...] dans la maladie mortelle de l'homme : la carence de symbolisation."

(Roland Barthes par Roland Barthes, Seuil, 1975, p.128)

KAWABATA



Les Belles Endormies

Yasunari Kawabata

**Samedi 04 octobre 2008 - 16h07 - Le Rose et la Migraine - [Humeurs](#)**

Hier, à une amie migraineuse, j'ai suggéré la lecture de ce blog pour se guérir, sans vraiment trop y croire, car c'est quand même un peu "prise de tête" ce machin : à la fois pour l'auteur qui ne trouve pas toujours le résultat édité conforme à la mise en page souhaitée, et pour la lectrice (je m'expliquerai demain sur ce féminin Moliniesque) que mon esprit en queue de cochon peut déranger, tout comme le choix de l'encre rose.

Sans doute (dixit la doxa) une résurgence du féminin chez moi, comme la migraine, maladie "de femmes" que je connais bien !

Pour le rose, feuilleté complexe et baroque de "private memory", où se combinent, entre autres, la couleur du coffret des *Belles endormies* de Yasunari Kawabata (livre lui-même feuilleté complexe de "private memory" dont le dernier avatar est une proposition de cadeau d'ymagnyma) et son érotisme de contenu sophistiqué et d'emballage stéréotypé, très "veuve joyeuse", mêlé de simulacre sacralisé, tout ça très "rire de Madame Edwarda exhibant ses guenilles" qui s'en dégage.

Pour la migraine, je connais bien ces nuits d'élançements et d'éclairs que même le silence et le noir ne peuvent apaiser, et j'écris cet article en pensant à toutes mes amies migraineuses en leur dédiant les lignes de Roland Barthes (autre "ami" migraineux) qui vont suivre (enfin, précéder selon la logique *paradoxe* du blog : autre prise de tête !)

## Commentaire

De **Rose sélavy** le 04/10/08 : Rose Sélavy, dont le crâne-étoile-de-nacre ne s'étirole plus, dirait bien: la parenthèse (le temps paraît à l'aise là où le sens se pare sans qu'on le taise) (Bon, d'accord, sois indulgent) (le pseudo est variable comme le reste..)



16h44 - La Lectrice (1) Le SEMINAIRE de GEORGES MOLINIE - [Arts](#)

Pour Georges Molinié *l'art est vivant*. Donc, en "Art verbal", le texte est un "*corps textuel*" d'abord par analogie avec le "corps sexuel", comme organisme éminemment vivant. Dès ce premier stade de la théorie on comprend pourquoi, selon lui, il n'y a que des "*lectrices*", puisque sexuellement l'organe mâle est l'émetteur et l'organe femelle est "réceptacle".

Ce ne serait que cuistrerie machiste si on s'arrêtait à cette analogie simplement métaphorique : "séma = soma", "textuel = sexuel". Or le but de la théorie est de décrire le processus d'artistisation comme un "acte vivant" (loin du musée-tombeau où on l'enferme doxiquement, même en prétendant "valoriser le patrimoine" à travers "festivals" et "reconstitutions historiques", qui ne sont que travaux d'archives, au mieux culturels quand ils ne sont pas que ressources touristiques, mais en aucun cas processus artistiques).

Pour cela il faut penser la notion de "corps textuel" en *simulacre* (où l'objet vaut pour lui-même ET pour ce qu'il représente en même temps) et non en métaphore (où l'objet est réduit à sa semblance).

Cela implique d'abord la réversibilité de l'axe considéré doxiquement à sens unique : "*émission -> réception*". En réalité on n'émet qu'à partir d'un "marché de réception puissant" qui enclenche un désir de création. Dès lors une nouvelle question se pose :

Quels corps sont présents dans ce nouveau pôle figuré de la sorte : "*émission <-> réception*" ?



## 16h02 - La Lectrice (2) : LE CORPS TEXTUEL comme SIMULACRE - [Arts](#)

D'abord un corps non-simulacre, celui des "*lectrices*" (socialement, actorialement, hommes et femmes), corps troublé, mais non métaphoriquement, corps pénétré, concret, qui, en même temps, se refuse et se donne. C'est un corps écartelé, perdu. C'est l'ouverture que le corps exerce dans la rencontre d'un autre corps : le texte. Et c'est là que par le "simulacre" (le théâtre de la réception), il y a rencontre avec le corps textuel, ce corps qu'elle érige. C'est un corps co-créé par le Producteur (appelons-le encore ainsi) et la Réceptrice.

Il y a là une jouissance / reconnaissance, une extase qui arrache "la lectrice" hors du social appesanti, vers un "supra-corps" fantasmé, hors du monde. Ce supra-corps de la rencontre est vibrant de somatisme (autant que de sémantisme) car il est du corporel pur, dont la "solidité", la "dureté" est évidemment thématifiée à l'extrême par Sade, Bataille ou Klossowski.

Il est du "plus que corps", concrètement : il est un contact et il n'est matériellement pas "*là*", selon l'ordinaire, le quotidien manque du corps masturbé de l'amante qui n'est plus sous les membres de l'amant(e). C'est, selon Molinié (mais aussi Bataille ou Klossowski), le fonctionnement du modèle du simulacre, comme manque et comme jouissance, comme ouverture vertigineuse et sans fin ; ce qui le différencie absolument de la métaphore qui clôt l'image sur elle-même d'une manière si irréductible que Robbe-Grillet la déclarait "fasciste" !



15h23 - La Lectrice (3) "QUI PARLE ? QUI PARLE DONC ?" (Maurice Blanchot) - [Arts](#)

Maintenant est-ce bien le pôle-émetteur qui est là ? De même que le corps social qui lit devient, par "simulacre", une "lectrice", l'auteur qui relève (comme le lecteur réel) d'un pôle social, actorial, et non d'un niveau actantiel d'artistisation ne peut être ce pôle-émetteur. A ce niveau il n'y a pas de place pour l'anecdotique corps social.

Alors s'il n'y a pas de place pour le corps de l'auteur, qui est là quand je lis?

Puisque c'est, (on le verra plus loin), le deuil du corps absent qui conditionne *l'art-rencontre-vivante* (et non *tombeau-musée*), la vraie question est : "Quelle est l'origine de la voix ?"

Pour situer cette présence-absence on la pose dans un niveau abstrait, non matériellement socio-corporel. L'analyse de l'émetteur est donc non-actoriale : on ne cherche pas à identifier l'auteur en acteur social assumé par quelqu'un. Il n'est qu'une émanation puissantielle du "marché". Il est tout le monde, quelqu'un et pas quelqu'un. Non-personne, c'est un non-corps qui produit un effet à partir d'une rencontre, d'une empirie, émise, produite par un acteur social matériel appelé auteur, dont seule la voix importe.

L'effet de cette voix est bouleversant "*en effet(s)*" puisqu'il érige un corps textuel à travers quoi ? Des bouches, des langues qui ne sont pas réelles. Des lèvres absentes.

Dimanche 05 octobre 2008



Egon Schiele

14h51 - La lectrice (4) L'EFFET DE VOIX. - [Arts](#)

L'effet de voix est de l'ordre du sacré : saisissement solidaire de la caresse présente, insinuante, véritablement ressentie d'une main absente, d'un corps inexistant. Effet d'éphémère et de présent : *Onitsha* de Le Clézio. Le corps n'est pas là et pourtant, en même temps, c'est la source de la voix, de la phonation, des organes, de la bouche. Les lèvres sont absentes, mais il y a la voix. *Le corps de la voix est ailleurs, disparu (?) ; mais la voix est entendue, caressante et résonnante.*

Il y a osmose entre ce phénomène d'amusement de l'auteur et la non-actorialité sidérante du tombeau de l'actant émetteur: C'est l'expérience vécue du phénomène d'artistisation. Qu'importe alors que le créateur soit mort, ou inconnu : il est d'une vie abstraite, théorique, intellectuelle. C'est une abstraction, c'est non vécu par la réception de la lectrice.

Quand la réceptrice a une connaissance empirique, vivante, charnelle, du rôle social du pôle émetteur, il se crée une condition de réception particulière, (*pathétique*) qui ne facilite pas l'artistisation, laquelle est de l'ordre de la jouissance absolue, vertigineuse, in-finie, in-épuisable, jusqu'à la dérélition du manque in-comblé, exclusivement féminine.



14h19 - La lectrice (5) : « SI JE MOURRAIS LA-BAS. » de GUILLAUME APOLLINAIRE - [Arts](#)

C'est de ce *féminin-là*, simulacre absolu, nécessaire à l'artistisation et non simple métaphore de *réceptacle*, que le "récepteur" devient "la *lectrice*" pour Molinié, et, puisque le pôle est réversible, la voix qui co-érige le corps textuel est forcément, elle-aussi, *féminine* : comme l'écrit Dominique Fourcade : "*Nous autres les poètes, nous sommes des femmes.*"

Le poète, justement, est, essentiellement, absent, hors de toute catégorie de la vie, de la mort, loin du corps érectible dont la vie implique la mort assumée des poètes, pas forcément comme individu, comme puissance actoriale ; simplement comme voix *en train d'émettre*.

Cependant le poème à Lou, "Si je mourrais là-bas" :

[http://www.dailymotion.com/video/xmm7u\\_si-je-mourrais-labas0001\\_music](http://www.dailymotion.com/video/xmm7u_si-je-mourrais-labas0001_music)

en est l'affirmation la plus "*éclatante*" : acte de pur langage performatif où se pose le devenir-rencontre, le vivre-jour, comme matérialité de l'expérience poétique qui n'est rendue possible que par la mort du poète : érection réussie du corps esthétique. (d'après le Séminaire du 06/02/97)

Lundi 06 octobre 2008



14h00 - La lectrice (encore !) : **POUR CELLE QUI CRAINT D'ÊTRE BÊTE.** - [Humeurs](#)

"Préoccupée par le risque d'être bête, je lis beaucoup", m'écrit-elle. Depuis l'enfance j'ai toujours beaucoup lu et exclusivement ce que je désirais lire, sans m'occuper ni de la bêtise de mes lectures (j'ai lu *L'équipe* tous les jours entre 16 et 50 ans : et je n'ai cessé de le faire que parce que ce journal ne parle quasiment plus de ce qui m'intéresse), ni de savoir si c'était de mon âge (*Othello* et *Ambre* à 10 ans chez mes grand'parents) ou de mon sexe (enfant je préférais nettement les livres "pour filles" au point d'aller changer mon livre de prix pour *Petite Princesse*).

Du coup je n'ai rien lu du programme de 1ère quand j'étais au lycée parce que Céline m'avait rendu toute la Littérature d'avant "illisible", alors. Du coup quel plaisir de découvrir Flaubert, Montaigne ou Diderot, lorsque j'ai décidé que ça en valait peut-être la peine.

Je n'ai lu les programmes scolaires que contraint par le désir de réussir les concours ou par déontologie pour mes élèves.

Depuis ma retraite, je retrouve le plaisir des lectures "bêtes", polars et romans de gare, (que je n'avais jamais abandonné), avec volupté, parce que sans culpabilité.

Ce n'est que pour répondre à telle ou telle demande d'ami(e)s que je lis "sérieux".

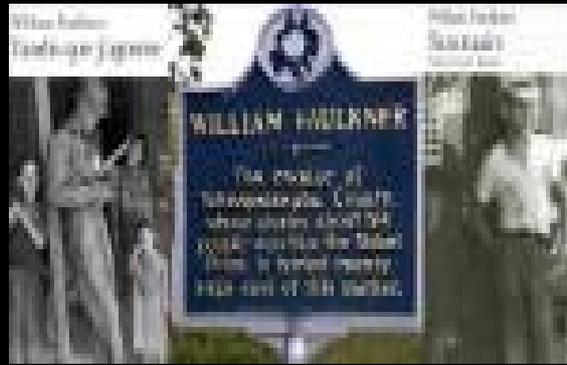
Mais, en me réservant le plaisir de n'y picorer qu'en fonction de mes souvenirs ou de mes intuitions.

Ainsi, hier, tout en petit-déjeunant, le *Journal* de Leiris entre 1934 et 1938, ou, pour ce blog, Barthes et Molinié.

## Commentaires

De [patoumi](#) le 19/10/08 En fait, je crois surtout que j'ai peur que l'ON me trouve bête. Mais je n'ai plus aucun surmoi quant à la lecture, j'achète encore des trucs pour adolescents et, of course, je passe beaucoup de temps à lire des livres de cuisine (mais je reconnais que j'aime mieux quand ils racontent des histoires. Les anglo-saxons font ça très bien). Il est vrai que j'ai toujours peur de perdre "du temps de lecture" et même si j'aime bien ça, je ne peux me résoudre à lire des magazines féminins ailleurs que pendant des gardes. Enfin bon, je dis que je lis tout le temps mais je rêve beaucoup aussi.

De [Caroline](#) le 06/10/08 :- ) ducaL !



## 16h35 - LA LECTRICE RENCONTRE UN SITE DOUTEUX VOIRE NAUSÉABOND. -

Soucieuse de mieux connaître ce provocateur de Georges Molinié, une lectrice (non ce n'est pas Duca L.) est allée enquêter chez Google. Elle y a trouvé un site dont je tairai le nom, qui donne la parole à René Pommier, naguère pourfendeur des écrits de Barthes sur Racine, pour se défouler contre Molinié, et Rastier dans un style pour le moins insultant voire injurieux

Certes c'est son droit de ne pas supporter ce qu'il appelle des élucubrations grotesques. Molinié peut, comme tout inventeur, être tenté de forcer un raisonnement avec une apparence de mauvaise foi. Il peut naviguer entre les écoles et les idéologies, (celui que j'ai connu en 72 était fort différent de celui que j'ai retrouvé 20 ans plus tard), mais il est indiscutablement extrêmement savant et rigoureux sur le plan des méthodes d'analyse des textes, traditionnelles comme novatrices. En fait, en *s'enfonçant* dans ce site, et en tentant de discuter par courriel (puisque aucune place n'est laissée aux commentaires d'éventuels contradicteurs), avec son *patron*, (comme il se nomme), on constate que celui-ci ne sait que vociférer des insultes contre ceux qui ne partagent pas son idéologie, et on découvre que la liste de ses "nains" ou "cacographes", comme il les classe avec mépris, inclut Barthes, Freud, Derrida, Todorov, Pierre Marcelle et bien d'autres de mes maîtres.

Au fil des articles le doute se fait nausée quand on comprend qu'ancien directeur de revue d'extrême-droite à Lyon 3, il s'acharne avec des méthodes fascistes (textes sortis des contextes, vociférations insultantes), contre toute pensée potentiellement philosémite ou naziphobe, poussant le vice jusqu'à demander à Michel Surya, (dont la pensée antifasciste, façonnée par une pratique intelligente de celle de Bataille, est indéniable), d'éditer un de ses textes. Il feint de s'étonner de son refus, et en fait le prétexte à de nouvelles vociférations contre la frilosité de l'édition française, qui ne sait pas reconnaître la vraie littérature, celle qui se réclame de Rebatet et Boutang.

Dans son "ciel" littéraire figurent cependant certains de mes *intimes* dont Céline, évidemment, et Faulkner.

J'ai lu l'un des articles sur Céline : il y fait l'éloge des pamphlets antisémites, qu'il nomme "satires politiques".

J'ai préféré ne pas chercher à connaître les raisons pour lesquelles il *sanctifie* Faulkner.